

Plus y il y a de fous...

DANSE. *Jean-Marc Heim célèbre le groupe dans sa dernière pièce « Creatura ».*
A Lausanne et à Genève.

Une cascade de rires et de corps. Le tout dans un décor blanc qui tient autant de la page vierge que de l'asile psy. Voilà les images franc fêlées qui restent de *Creatura*, dernière pièce du Romand Jean-Marc Heim, à voir à l'Arsenic de Lausanne, puis à Genève, à la Salle de l'ADC. Ou comment huit danseurs interrogent les limites de la condition humaine et de la représentation en conservant l'hilarité pour diapason. Il y a beaucoup à garder de cette déferlante gaie.

Lauréat du prix de la critique suisse pour *Va et vient*, précédente création qui traitait déjà du rapport aigu entre la masse et l'individu, Jean-Marc Heim affectionne la dérision. Mais pas celle du dictionnaire qui met du mépris dans cette sorte d'humour désespéré. La douce, qui agit comme une respiration et qui permet de ne pas étouffer sous le poids des petits arrangements avec le vivant. Ainsi, lors d'une spectaculaire entrée en matière, les danseurs de *Creatura* se projettent au sol tout en assurant qu'ils sont « très heureux d'être là » et c'est la comédie humaine qui frappe les trois coups. Idem plus loin, lorsque les interprètes, littéralement secoués de rire, finissent en naufragés ou tas de chair entassée, style *Radeau de la méduse*, ce sont les dérives de l'hilarité qui sont pointées. Rira bien, donc, qui rira le dernier...

Mais alors, quoi ? Jean-Marc Heim orchestrerait une dérision de la dérision, désavouant ainsi un principe auquel tout esprit lucide ne peut que se rallier ? Non, le rire, il le choisit comme un tremplin pour mieux penser, danser en commun. Dans cette séquence, par exemple, où défilent 280 variations de la même phrase chorégraphique, les danseurs stigmatisent le comique de répétition inhérent au principe même de représentation. Et puis, sur la lancée de cette danse qui parle de la danse, les huit drôles citent Jérôme Bel, chorégraphe français passé maître dans l'art de la...citation. Comment ? En arrivant en couples de clones (deux fois une perruque blonde, deux fois une perruque rousse, etc.) et en évoluant sur des standards musicaux ou télévisuels chantés a capella. On se souvient alors du *Sacre du Printemps* chanté par une danseuse dans *Jérôme Bel* ou du clone d'André Agassi dans *Le dernier Spectacle*. De même on se rappelle que dans *Dancerun*, Foofwa d'Imobilité travaillait également sur les jingles chantés a capella et mis à mal par l'essoufflement dû au mouvement...

Ce *Creatura* connaît donc bien sa grammaire chorégraphique, mais, telle une classe en folie, les danseurs prennent un fieffé plaisir à défaire leurs gammes. Ce foisonnement n'est pas sans faille, mais il sait l'art de la bulle où d'autres utilisent l'enclume.

24Heures, 22 novembre 2005

Jean-Pierre Pastori

DANSE JeanMarc Heim à L'Arsenic. Critique.

Creatura très créative...

Adieu la « boîte noire » dont les ombres et lumières favorisent la magie du spectacle ! Lino blanc, pendrillons blancs, lointain blanc... Jean-Marc Heim, en création à l'Arsenic lausannois, veut faire toute la lumière sur les codes des relations humaines dont les codes du théâtre sont quintessence. On sait ce que valent les déclarations d'intention des chorégraphes. On n'en trouve généralement rien sur scène ! Mais là... si ! Lisons Heim : « Joyeusement subversive, notre proposition ouvre sur une rencontre plus essentielle que celle des styles et des langages, non pas en les niant, mais en en faisant une occasion de jeu et de partage. » Et ouvrent les yeux sur *Creatura*, une heure d'ironie, de gestes, de verbes, de rires. C'est bien cela : une lecture distanciée, corrosive même des traditions et des conventions du spectacle, qu'il s'agisse de danse ou de théâtre.

Cela débute par des sauts périlleux, des bonds, des chutes à la volée. Avec de ces expressions inachevées et creuses qui trahissent souvent la gêne : « Je suis vraiment... » Cela s'achève sur une vertigineuse pièce droite, et le même embarras : « Je suis... » Entre deux, beaucoup de parodies qui forment elles-mêmes un remarquable spectacle.

Où donc Jean-Marc Heim va-t-il chercher ses idées ? Dans *Creatura*, il pose un regard aussi amusé qu'amusant sur les grands poncifs : les ports de bras du *Lac* ou de *La Bayadère* comme les envolées déclamatoires du grand Will. A cette nuance près qu'il s'écarte passablement du texte. « Cheek to cheek », ce n'est pas très shakespearien...

Interprètes épatants

Entre autres mérites, Jean-Marc Heim a su recruter 8 danseurs-comédiens absolument épatants. Ils roulent, tournent, bondissent, grimacent, rient, chantent et dialoguent, didascalies à la clé. Rien de nouveau, objectera-t-on peut-être. *Depuis Les quatre doigts et le pouce*, ajouter aux répliques les indications de l'auteur n'est plus une trouvaille. Et susciter le rire par l'intervention d'un garçon complètement nu a un air de déjà-vu. N'empêche ! A mille lieues des « performances » prétentieuses, vides et soporifiques qui encombrèrent inutilement nos scènes, *Creatura* interpelle et même interloque. On en reste tout interdit.

Huit danseurs polissons à Genève

Danse Le culot de Jean-Marc Heim

A contre-courant, toute ! L'autre soir, à l'Arsenic de Lausanne, Jean-Marc Heim affichait sa ligne, canaille, érotique – mais à la verticale de préférence – et cultivée. Son *Creatura* a ce culot : il prend à rebours les modes de la danse contemporaine et du ballet classique. Huit interprètes en slip ou en robe de plage s'engouffrent ainsi dans la mémoire de cet art. Ils en extirpent des pièces de choix, qu'ils pervertissent dans un spectacle qui lorgne autant du côté du Lac des cygnes que de celui d'un défilé de mode très déshabillé. Jean-Marc Heim a cette fantaisie-là, unique dans le paysage romand. Son *Creatura*, à l'affiche dès demain à Genève est un antidote : halte au catastrophisme, disent les corps polissons des acteurs.

Après *Va et vient*, à l'Arsenic déjà en 2003, Jean-Marc Heim continue de prendre le contrepied des automatismes esthétiques en vigueur : aux ambiances de nuit crapoteuse, il préfère l'éblouissement du blanc, à la lenteur la vivacité d'une chair érotisée, aux silences des halètement de vestiaires. Les faunes rôdent, les sylphides défaillent et des hommes cerfs défilent, graves comme à la parade un soir à l'Opéra de Paris.

Du bestiaire à la partouze, il n'y a qu'un bon dans *Creatura*. Le sexe a ses figures imposées. Jean-Marc Heim s'en amuse. Rien de très convenable. Et c'est très bien. Sauf que l'autre soir, la pièce tirait en longueur : la veine shakespearienne de la deuxième partie gâcherait presque le plaisir. L'artiste promettait de tailler dans sa matière. A vérifier à Genève.

Une vision claire et généreuse

Joclécio Azevedo, Lara Barsacq, Ruth Childs, Vincent Huet, Yasmine Hugonnet, Maxime Iannarelli, Sébastien Petit et Gaël Santisteva. S'il est une chose sur laquelle ces huit brigands s'entendent à merveille, c'est de nous faire rire dans *Creatura*, nouvelle oeuvre de Jean-Marc Heim. Non d'un rire monocorde mais de toute une palette de gloussements, témoignant d'une surprise enfantine, d'un comique de répétition ou d'un malaise devant le grotesque.

Cette variété de registres n'empêche ni la cohérence de la pièce, ni celle de la compagnie. C'est certainement la grande force du chorégraphe que d'avoir su mettre au diapason ces huit artistes aux tempéraments forts pour créer une oeuvre qui se tienne. De leurs prestations individuelles, on préférera tout de même celles de Vincent Huet, Gaël Santisteva et Ruth Childs. Leurs présences, leurs mondes intérieurs et le contact franc et total qu'ils ont avec le public les rendent essentiels à *Creatura*.

Jean-Marc Heim est donc le capitaine de cet improbable vaisseau. Le chorégraphe lausannois, Prix de la critique suisse 2004, ancien danseur de Jean-Claude Gallotta, formé à Cannes, Hambourg et Amsterdam, titulaire d'une licence en sciences politiques, est une véritable boîte à surprises. Il a trouvé dans la direction d'interprètes une voie qui lui va comme un gant et *Creatura*, imprégnée de bout en bout par son tour d'esprit aérien et juvénile, est là pour le prouver. A 42 ans, Jean-Marc Heim a réussi le pari d'être à la fois mûr ET joyeux.

Ce qui ne veut pas dire que sa pièce manque de profondeur. Elle contient en effet un aspect sombre et c'est une autre acrobatie maîtrisée que d'avoir su passer sans heurt de la bouffonnerie à la tristesse, à la folie. Le délire rôde autour de cette troupe qui, non contente de nous avoir fait rire aux larmes, pense qu'il est bon aussi de nous bousculer. En bavant, en se tordant, en louchant ou en éclatant d'un rire grotesque et mécanique.

Mais cette provocation, on ne cherche pas à s'en protéger. D'une part parce que les danseurs sont trop jeunes et toniques pour se perdre dans cette dérive grotesque. D'autre part parce qu'on le veut bien. *Creatura* mérite qu'on se laisse emporter, manipuler dans son incessant jeu de scène et public. Elle fait de nous, l'espace d'une heure, un personnage de pâte à modeler habilement trituré par le chorégraphe. Tant pis ! Elle a ses faiblesses (longueurs, certains danseurs aux bases techniques sommaires, mise en scène un peu lâche). Tant pis ! Ce qu'on retient d'elle, c'est avant tout une vision claire et généreuse de la création chorégraphique. Les énergies circulent sans cesse, on y donne, on y prend, on y vit.

« *Creatura* » tresse une danse d'agité

Les danseurs des Eaux-Vives se donnent, mais pourquoi ?

Energie, gaîté et sens de la dérision, ils ont tout cela en quantité, les danseurs propulsés par Jean-Marc Heim sur le plateau de la Salle des Eaux-Vives. Sous le titre de *Creatura*, ces cinq hommes et trois femmes font une entrée en scène très remarquée, en petite tenue et sans craindre les bleus.

Ils sautent de joie et s'écrasent au sol avec une insouciance quasi suicidaire. Ça fait mal à voir et à entendre. Très agité, drôle et violent, ce prologue fait plutôt bonne impression. Le tout est de tenir la distance. Commencent alors des traversées du plateau en diagonale, répétées par des danseurs prenant des poses qui font rire un peu, de moins en moins, et finalement plus du tout.

Ni musique ni décor

Dans *Creatura*, il n'y a ni musique ni décor, à peine de costumes, des perruques de formes et de teintes variées, et en fond de scène, un rideau clair sous lequel on se glisse pour disparaître.

Ces règles assez radicales semblent être là pour permettre au spectateur de concentrer son attention sur les interprètes et leur jeu. On ne demande pas mieux, mais ce que font ces jeunes gens vaut-il la peine qu'on essaye d'y comprendre quelque chose ?

Grave question. *Creatura* ressemble à une juxtaposition d'exercices d'expression collective. Plusieurs propositions sont expérimentées successivement. Prendre des poses empruntées au « déjà vu » de la danse classique et moderne. Se retrouver à deux sur un fauteuil et s'y livrer à des acrobaties comico-suggestives. Se forcer à rire aux éclats et en faire un concert assourdissant. Poser pour un portrait de groupe et tirer progressivement des gueules de plus en plus horribles. Incroyable, il y en a même un qui bave !

Exercices d'atelier

Ces scénarios témoignent d'un engagement total des danseurs. Ils se laissent contempler en sous-vêtements dans une lumière crue. Ils s'en amusent et brisent au passage l'image sombre et sérieuse d'une certaine danse contemporaine.

Mais vouloir ériger en spectacle ce qui devrait rester des exercices d'atelier, débouche sur un vide exaspérant. Les phrases « explicatives » du chorégraphe Jean-Marc Heim, imprimées sur le programme, n'y changent rien.